



Mêlanges de la Casa de Velázquez

Nouvelle série

49-1 | 2019

Exégèse et *lectio divina* dans la péninsule Ibérique médiévale

Présentation. Les métamorphoses du peuple

Manuel Cervera-Marzal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mcv/9678>

DOI : 10.4000/mcv.9678

ISSN : 2173-1306

Éditeur

Casa de Velázquez

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2019

Pagination : 271-274

ISBN : 978-84-9096-234-3

ISSN : 0076-230X

Ce document vous est offert par Université de Liège



Référence électronique

Manuel Cervera-Marzal, « Présentation. Les métamorphoses du peuple », *Mêlanges de la Casa de Velázquez* [En ligne], 49-1 | 2019, mis en ligne le 04 mars 2019, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/mcv/9678> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mcv.9678>



La revue *Mêlanges de la Casa de Velázquez* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

Débats

Les métamorphoses du peuple

Le peuple insaisissable

271

Derrière l'apparente unité du mot, le « peuple » recouvre des réalités multiples. Étudier le peuple, c'est étudier les figures via lesquelles il se manifeste et qui ne cessent de varier : populace, multitude, plèbe, nation, classe, population, citoyens et, dernièrement, les « gens ». Ces déplacements sémantiques ne sont-ils pas constitutifs du peuple lui-même, entité fuyante, mouvante, dont le propre, dit Jacques Rancière, est d'être à chaque fois « différent de lui-même¹ » ? L'essence du peuple serait ainsi, paradoxalement, de ne pas en avoir. Le peuple, selon Chantal Mouffe, serait moins un objet figé qu'un sujet à construire². Mais peut-on construire un peuple de toutes pièces ? La volonté politique est-elle si puissante ? N'y a-t-il pas aussi des traditions, des cultures, des langues et des mythes, qui s'imposent aux acteurs, et dont la sédimentation donne à chaque peuple sa singularité ? Analyser les métamorphoses du peuple depuis une perspective historique est donc une tâche décisive pour comprendre le présent.

Ce présent est marqué d'un paradoxe. D'un côté, on célèbre le peuple — fondement de la démocratie, titulaire de la souveraineté ; de l'autre, on le condamne — vecteur de populisme, séduit par des démagogues. Est-ce à dire, comme le remarque Pierre Rosanvallon, qu'il y aurait un peuple vertueux et un peuple dangereux³ ? Qu'il y aurait une bonne et une mauvaise façon de faire peuple ? Mais alors, selon quel critère différencier ces deux peuples ? Un critère sociologique, qui distinguerait les classes populaires du reste de la population ? Un critère cognitif, qui distinguerait le peuple

¹ Jacques RANCIÈRE, *La méésentente*, Paris, Galilée, 1995, p. 125.

² Chantal MOUFFE et Iñigo ERREJÓN, *Construire le peuple*, Paris, Cerf, 2016.

³ Pierre ROSANVALLON, « Penser le populisme », dans Catherine COLLIOT-THÉLÈNE et Florent GUÉNARD (dir.), *Peuple et populisme*, Paris, PUF, 2014, pp. 27-42.

éduqué du peuple ignorant ? Un critère national, qui distinguerait le peuple autochtone des éléments allogènes ? On le voit, le peuple est en proie à des ambivalences qui le travaillent intérieurement. L'objet de ce dossier est d'interroger ces ambivalences et ces métamorphoses.

Suivant la vocation interdisciplinaire des *Mélanges de la Casa de Velázquez*, nous avons donné la parole à deux sociologues, deux historiennes, un philosophe et un politiste, originaires de quatre pays : le Canada, l'Espagne, la France et le Portugal. Les contributeurs ont été invités à spécifier la façon dont leur discipline appréhende la notion de peuple. À la lecture de leurs textes, on est d'abord surpris par la multiplicité des usages de cette notion.

Le peuple dans tous ses états

272

Au moins trois foyers de sens apparaissent : une conception sociologique, une conception juridique et une conception politique du peuple. Le peuple, au sens sociologique, renvoie aux classes populaires, c'est-à-dire à une fraction de la population, la moins dotée en ressources économiques. Nous ne sommes pas loin du prolétariat industriel d'autrefois et du précaire intellectuel d'aujourd'hui. Au sens juridique, le peuple désigne l'ensemble des citoyens, réunis au sein d'une communauté en vertu d'un contrat. Le peuple atteint ici son amplitude maximale puisqu'il englobe, en principe, tous les sujets d'un État-nation. En démocratie, ce peuple juridique n'est pas simplement le destinataire de la loi, il en est également son auteur. On s'approche ainsi du sens politique du mot peuple : le peuple prend vit en tant qu'il agit. Il n'existe qu'à travers une action collective sur son environnement. Ici, ce n'est plus un contrat originel et fictif qui unit le peuple, mais une action présente et réelle dans le monde, comme l'indique Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne*.

Ces trois conceptions peuvent entrer en tension. Tandis que le peuple-juridique est généralement cantonné à un statut passif, celui d'objet d'un pouvoir délégué à des représentants élus, le peuple-politique est acteur et détenteur du pouvoir ; le peuple-politique exerce au minimum une vigilance de chaque instant sur les décisions des gouvernants. De même, ce qu'on appelle couramment « crise de la représentation » peut être compris comme une protestation du peuple-sociologique qui se considère exclu du contrat ayant donné corps au peuple-juridique.

Mais ces différentes conceptions du peuple ne sont pas systématiquement antinomiques. Elles peuvent aussi se conjuguer, par exemple lors des mobilisations de chômeurs, qui incarnent à la fois le peuple-sociologique — par sa condition économique — et le peuple politique — par sa mise en action. L'instauration du suffrage universel masculin à la place du suffrage censitaire constitue par ailleurs un événement lors duquel la citoyenneté — le peuple-juridique — s'élargit afin d'inclure les plus modestes — le peuple-sociologique.

Il faut ajouter que, même en les combinant, ces trois conceptions n'épuisent pas l'intégralité des significations du peuple. Elles restent notamment silencieuses sur la conception nationale du peuple. Car, pour certains, le peuple est davantage qu'un plébiscite de tous les jours. Il se rattache à une langue, un territoire, des coutumes, des traditions, une culture et une histoire multiséculaires. Le désir de vivre ensemble ne suffit pas à faire peuple. Dans sa conception ethnique, qu'on aimerait appartenir à un passé définitivement révolu, le peuple est même indexé sur une série de critères physiologiques et biologiques.

Le peuple comme symbole

Un élément ressort, au moins en filigranes, dans les six contributions réunies dans ce dossier : aucun peuple n'échappe à sa symbolisation. Autrement dit, le peuple est matière à une inépuisable production d'images et de récits. La littérature, le cinéma et les arts, ainsi évidemment que les campagnes électorales, les idéologies et les discours politiques ne cessent de convoquer un peuple moins appréhendé pour ce qu'il est que pour ce qu'il devrait ou ce qu'il pourrait être. On retrouve ici l'idée d'un écart intrinsèque à la notion de peuple, tiraillée entre sa réalité et sa figuration.

273

Cette figuration est poussée à son paroxysme dans le cas du mythe. Le peuple se trouve alors tour à tour idéalisé ou diabolisé, selon qu'on le projette dans les habits du héros, qui restaure la démocratie en se soulevant contre le tyran, ou dans les habits de la canaille, qui sape la démocratie en confiant le pouvoir aux démagogues. D'un côté, le peuple est décrété par nature humble et vertueux. De l'autre, il est vilipendé pour son irrationalité et sa hargne. Les contributeurs remarquent que cette mythification — péjorative ou méliorative — du peuple est rarement opérée par le peuple lui-même mais par des élites — politiques et/ou intellectuelles — qui, au moins au sens sociologique, ne font pas partie des « gens » ordinaires.

Les voisins du peuple

Ce dernier terme a été employé à dessein. S'il existe une notion encore plus floue que celle de peuple, c'est certainement celle de « gens » qui, à notre connaissance, n'a fait l'objet d'aucune tentative de théorisation. Or, malgré son indétermination, ou peut-être justement à cause de celle-ci, l'usage de ce mot fait l'objet d'une inflation galopante, en particulier en Espagne, où elle a été abondamment convoquée par les dirigeants de Podemos, puis par leurs rivaux. Invoquer « les gens » présente un double avantage. D'abord, par son caractère flottant, cette notion permet à de larges secteurs de la population

de s'y reconnaître, et donc de s'y réunir. En outre, la connotation d'humilité et de simplicité qui accompagne la notion de « gens » fournit une image de soi valorisante. On comprend que des partis briguant les voix des électeurs convoquent cette notion pour s'adresser à eux.

Requalifier le « peuple » en « gens » redouble l'indétermination de la première notion. D'autres notions voisines permettent en revanche de circonscrire les contours et de préciser le contenu de ce qu'on entend par peuple. La notion de citoyenneté permet à Albert OGIEN de mettre l'accent sur la capacité politique des gouvernés, contre ceux qui présentent le peuple comme un troupeau d'ignorants. Cette notion est également privilégiée par Luis ALONSO pour illustrer les droits — juridiques, politiques et sociaux — que les démocraties modernes ont progressivement octroyés aux individus.

274

En comparant deux récits des soulèvements contre l'invasion napoléonienne du Portugal (1807-1811), Fátima Sá e Melo FERREIRA montre que désigner les acteurs de ces soulèvements sous le nom de « multitude » plutôt que de « peuple » est une façon de souligner les dangers et les excès de l'action populaire. Dans une veine semblable, Martin BREUGH exhume l'histoire de la République romaine, en particulier lors de la sécession plébéienne sur le mont Aventin, afin de montrer que les tumultes populaires sont source d'émancipation et non de violence. La plèbe désigne ainsi le peuple insurgé contre la domination des patriciens.

En se focalisant sur la révolte des canuts lyonnais et la révolution de 1848, Michèle RIOT-SARCEY constate elle aussi le caractère insaisissable du peuple. Il n'en reste pas moins que le peuple, en ce début de XIX^e siècle, est l'autre nom de la classe ouvrière organisée qui, par ses luttes, place la question sociale au cœur des préoccupations. Pas de peuple sans adversaire, donc — en l'occurrence, la bourgeoisie. Mais, comme le souligne Luc FOISNEAU, il existe deux façons radicalement opposées d'envisager le conflit politique. Soit, à l'instar du juriste nazi Carl Schmitt et de ses épigones, on considère que le peuple a pour visée l'anéantissement de ses ennemis. Soit, dans une perspective démocratique, le peuple estime qu'il est de son devoir d'établir un cadre constitutionnel au sein duquel les conflits puissent se régler de façon pacifique et raisonnable.

Autant de contributions qui n'entendent pas clore les débats mais, modestement, les orienter grâce aux ressources des sciences sociales.

Manuel CERVERA-MARZAL (éd.),
Aix-Marseille Université – Université de Liège